

A DIOTIMA



Si du lointain, dont nous voici
maintenant séparés,
Je ne te suis point étrangère, oh ! le
passé,
A toi, le commensal de mes douleurs !
Peut toujours t'apporter quelque
bienfait encore,

Dis-le aussi, quelle est l'attente de
l'amie,
Dans ces jardins, après les temps
d'effroi
Et de ténèbres où nous faisons
rencontre,
Près des fleuves, ici, du très-saint
monde originel.

Je dois le dire : il y avait dans tes regards
Un bon éclat, lorsque lointain déjà, tu
t'es
Une fois retourné, joyeux,
Homme toujours fermé et de sombre
apparence.

Donc les heures ont fui. Comment
avais-je l'âme
Aussi sereine ? aussi convaincue que je
fusse
Du vrai de la séparation ?
Ah ! j'étais tienne et je l'ai reconnu.

Très véritablement ! Tel tu veux par tes
lettres
Me verser tout le quotidien dans la
mémoire
Afin que je n'ignore rien, de même aussi
m'appartient-il
A moi de prononcer tout le passé.

Était-ce le printemps ? Ou était-ce
l'été ? Le rossignol

Avec son chant exquis était au nombre
des oiseaux
Qui s'ébattaient non loin dans le
bocage,
Et les grands arbres nous baignaient de
leur parfum.

Les clairs chemins, les brousses rases et
les sables
Où se posaient nos pas, rehaussaient
tout l'éclat
Et le charme et la joie de la jacinthe,
De la tulipe ou de l'œillet, de la violette.

Verdissait aux parois, aux murailles, le
lierre,
Verte se faisait l'ombre heureuse des
allées,
Où souvent nous étions à l'aube, au
crépuscule,
Parlant de tout, joyeux et heureux de
nous voir.

Entre mes bras reprenait vie
l'adolescent
Encor tout délaissé, venu de ces
contrées
Qu'il me montrait là-bas, lourd de
mélancolie.
Mais les noms de ces lieux les plus
exquis et rares,

Il les savait, et toute la beauté, là-bas,
Des rivages bénis que je chéris de
même,
Qui fleurit sur la terre aimée de la patrie,
Ou demeure cachée, aperçue d'un haut
lieu

D'où l'on peut voir aussi de tous côtés
la mer,
Mais où nul ne veut être. Aussi
contente-toi
Et songe à celle qui demeure emplie de
joie
Du fait que sur nous se leva le jour
exquis,

Né d'une confiance ou de nos mains
serrées,
Qui nous fait un. Mais hélas ! oh !
hélas !
Quel temps splendide c'était là ! Que
devait suivre
Hélas, la tristesse du crépuscule.

Que tu sois seul, si seul en ce monde
splendide,
Mon bien-aimé, toujours tu me
l'assures. Mais
Ce que tu ne sais pas...

Traduction Armel Guerne

ARMEL GUERNE
TRADUCTEUR DE HÖLDERLIN

- Hölderlin, « Lamentations de Ménon sur Diotima », *Les Quatre Vents*, Paris, 1946
- Hölderlin, in *Les Romantiques allemands*, DDB, Bibliothèque européenne, 1963, réédition Phébus, 2004.